



Léon et Chloé terminent leur première année scolaire dans la classe de la Fondation de Verdeil, à Yverdon, que le réalisateur Fernand Melgar filme depuis août dernier. Les douze mois de tournage seront suivis d'un an de postproduction.



Le réalisateur se consacre uniquement à ce projet et passe 70 à 80% de son temps sur le terrain, principalement à l'école.



Les enfants ne semblent plus intrigués par cet homme qui les filme. «Ça aurait été impensable en début d'année», affirme-t-il.

Après les migrants, Melgar filme des enfants (pas) comme les autres

Yverdon (VD) Le réalisateur Fernand Melgar suit la première année scolaire d'une classe de cinq élèves dans une école spécialisée. Un sujet en phase avec l'actualité, alors que les Suisses s'apprêtent à voter sur le diagnostic préimplantatoire.

Textes: Camille Krafft
camille.krafft@lematindimanche.ch
Photos: Yvain Genevay

C'est une classe de première année ordinaire, avec un tableau noir, des jouets faciles à attraper et des bricolages chamarrés. Seule différence notable: un grand miroir, devant lequel sont posés coussins et matelas. Ce mardi matin, Louis est justement assis en tailleur face à la glace, entre les jambes repliées de son enseignante, Adeline, qui communique par moments avec le langage des signes. Sur une chaise d'enfant placée dans un coin de la pièce, un homme tente de se faire tout petit malgré sa grande taille: Fernand Melgar, tandis que son preneur de son, Rui Pires, retient son souffle en tenant la perche.

La force de l'école

Depuis la rentrée d'août, le réalisateur lausannois et son assistant suivent le quotidien des cinq élèves de cette classe de la Fondation de Verdeil, à Yverdon, une école spécialisée qui accueille des enfants en situation de handicap. Ce matin-là, à la rue des Philosophes, les deux hommes immortaliseront un petit bijou d'émotion, un pas de géant pour Louis et pour son enseignante: l'enfant autiste, qui avait un temps totalement cessé de jouer, a chanté. Face au miroir, il a entonné «en bateau» de concert avec sa maîtresse, en jetant par moments des regards curieux vers les adultes qui l'observaient, tétanisés. «Au début de l'année, ça aurait été impensable», souffle Fernand Melgar, fasciné.

Quelques heures auparavant, le cinéaste saluait un à un les enfants, désormais habitués à sa présence au point de le gratifier d'un câlin malgré la surexcitation de ce début de journée. «Une fois qu'ils sont en classe, ils ne nous voient plus, explique-t-il. Mais au début c'était très dur: ils fixaient tout le temps la perche, et comme ils venaient de faire leur entrée à l'école, tout était nouveau pour eux et ils étaient perdus: certains hurlaient, d'autres parlaient dans tous les sens, couraient en bas des escaliers... c'était impossible.»

«A travers le DPI, nous devons réfléchir à la vie malgré tout»

► Le sujet est délicat, qui plus est dans une école accueillant des enfants en situation de handicap. Directeur de la Fondation de Verdeil, qui gère notamment l'établissement yverdonnois où tourne Fernand Melgar, Cédric Blanc précise d'emblée que «la fondation ne souhaite pas se prononcer sur le diagnostic préimplantatoire. Nous ne voulons pas juger le choix des parents. Notre rôle est de prendre en charge ces enfants et de les préparer à devenir le plus autonomes possible.»

Le 5 juin prochain, les Suisses voteront sur la nouvelle loi qui encadre la procréation médicalement assistée et le diagnostic préimplantatoire (DPI). L'an dernier, une modification de la Constitution permettant la légalisation du DPI avait été acceptée par 62% des votants.

Difficile aujourd'hui, en voyant cette alignée de bouts de chou cabossés dire bonjour l'un après l'autre au moment de l'accueil, d'imaginer la folie des débuts. Pour Fernand Melgar, c'est là toute la force de l'école. «Au-delà du fait que ces enfants sont en situation de handicap, je veux montrer que la seule manière de construire un monde meilleur, c'est de favoriser l'éducation. Suivre ces enfants qui vont s'autonomiser progressivement, au point de pouvoir, pour certains, intégrer un jour le monde du travail, permet de réaliser combien

«La seule manière de construire un monde meilleur, c'est de favoriser l'éducation»

Mais le projet de loi proposé par le Parlement a été jugé trop libéral par ses adversaires, qui craignent un premier pas vers l'eugénisme. Des opposants issus de tous les partis ont donc lancé un référendum.

Si des associations se sont déjà prononcées contre le DPI, tous les parents d'enfants en situation de handicap n'y sont pas opposés. Laurence Desponds Bellon est la maman de Chloé, l'un des cinq élèves suivis par Fernand Melgar. Agée de 5 ans, elle souffre de mitochondriopathie, une maladie métabolique qui affecte ses muscles et son cerveau. Diagnostiquée à l'âge de un an, Chloé a reçu un pronostic très sombre. «On nous disait qu'elle ne pourrait jamais s'asseoir ni parler. Aujourd'hui, c'est une petite fille affectueuse, sociable et curieuse, qui adore l'école. Il faut que les gens

comprennent que ces enfants sont extraordinaires. Chloé m'apporte énormément, parce que j'arrive à voir ce qu'il y a de beau là-dedans. Mais, dans ce type de situations, les parents doivent pouvoir décider de garder ou non un enfant. Il y aura toujours des enfants malades ou handicapés, et il y aura toujours des parents armés pour y faire face et d'autres pas.» Pour Fernand Melgar, qui se dit également favorable au DPI, ce dernier ne peut être «qu'un choix personnel. Si cette possibilité existe, il faut l'offrir aux parents. Mais on ne pourra jamais leur reprocher d'avoir gardé ou non un enfant.» A l'origine de l'engagement du réalisateur dans son projet actuel se trouve un petit film sur une jeune trisomique, qu'il a réalisé en 2001. «A travers le DPI, nous devons réfléchir à la vie malgré tout.»

l'école est importante.» A la fois si différents et si semblables aux autres, avec leurs réactions intempestives, leurs émotions exacerbées et leurs idées fixes, les enfants qu'il côtoie progressent, évoluent, grandissent. Car, dans cette école comme dans n'importe quel établissement scolaire, le but n'est pas d'occuper les élèves, mais de les autonomiser. Ce mardi après-midi, l'équipe d'enseignement rencontre la maman d'une petite fille atteinte du syndrome de Down, qui, à la rentrée, se roulait par terre et se tapait la tête contre les murs. «Votre enfant a terminé sa première année d'école avec succès, explique Adeline, l'enseignante, à la mère, qui ouvre de grands yeux ébahis. Elle a fait des progrès fous, elle nous donne ses chaussures pour qu'on les range et va vers les autres élèves sans les taper.» «Waow», répond la mère. «Elle est chouette, votre fille.» «Merci...»

«Ici, on va vers le beau»

Dans ce monde protégé des regards, que l'on imagine volontiers sombre, dramatique et douloureux, Fernand Melgar a donc trouvé... de la joie. Davantage, nettement davantage que lors du tournage de ses documentaires précédents, qui avaient trait à la migration: «La forteresse», «Vol spécial» et «L'abri». «Dans mes autres films, on allait vers le pire. Ici, on va vers le beau», lâche le cinéaste, qui retrouve ici ses thèmes de prédilection: le regard sur l'autre, la différence, la «normalité». «Je pense que ce sont les marges qui nous définissent. Dans cette école, on est au cœur de la mise en pratique de «comment on va vers l'autre». De plus, il y a ici des enfants de toutes les origines et de tous les horizons. Personne ne fait la différence.»

Cet été, Fernand Melgar arrivera à la fin des douze mois de tournage, qui seront suivis d'un an de postproduction. Durant cette année, il préparera également, avec l'aide d'un groupe de réflexion, un accompagnement pédagogique pour que son film, coproduit par la RTS, puisse être diffusé auprès des jeunes. ●